

Faire-part à l'américaine : le tailleur

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 27

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225905>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FAIRE-PART A L'AMERICAINE

Le tailleur.

L'AI l'avantage d'informer le public en général et mon honorable clientèle en particulier que je viens de mettre le point final à mon existence par trop décousue de vieux garçon, par le choix d'un mannequin à vie, en la personne de Mademoiselle *Euphrasie Degilet*, ex-première culottière de la grande maison « Aux 100.000 culottes ».

Ce mariage-association me permettra d'ajouter à mon activité celle de « Ladies Taylor » (tailleur pour dames) puisque j'aurais sous la main, grâce à mon mariage, tout ce qu'il faut pour me perfectionner dans l'étude des tours de taille, d'estimation d'ampleur du buste et de rembourrages discrets.

Par mon stock énorme de draperies en dernières nouveautés, je suis en mesure de fournir dans les 24 heures des costumes de coupe irréprochable, dans les nuances assorties au teint et aux opinions politiques de mon honorable clientèle.

Costumes pour dames, sur mesure, sans essayage, sur simple photo et extrait de naissance (spécialité de la maison) depuis fr. 37.95. Timbres verts.

Crédit illimité aux personnes qui peuvent montrer des factures acquittées par mes concurrents. Travail garanti (sauf les coutures). Ma maison ne fournit pas de morceaux pour réparations, tout ce qui sort de ma main étant inusable.

J'ose espérer que grâce aux avantages offerts par ma maison, je serai favorisé de vos ordres, ce qui me permettra, dans quelques années, de me croiser les bras, après avoir dû gagner ma vie, pendant longtemps, en croisant les jambes sur ma table de travail.

En attendant, je me recommande.

Gédéon Bouton-Degilet.



LA CHANSON DE MADELINE

Quand elle eut attiré sur elle tous les regards, on vit l'étoile se mettre en route à travers le monde, et toute l'Europe fut remplie de sa renommée. De capitale en capitale, son nom, volant au devant d'elle, faisait se lever les foules innombrables, qui l'attendaient à son arrivée, qui l'acclamaient à son départ. Elle eut des auditoires de princes et de souverains. Dans son enthousiasme, une impératrice douairière, foulant aux pieds les sévères lois de l'étiquette, lui lançait une couronne...

Après avoir parcouru l'Europe et l'Amérique, peut-être fatiguée d'ovations, elle vint au bout de longues années, faire un séjour d'été en Suisse, dans la vallée des Anniviers, au cœur des Alpes valaisannes. On ne la vit pas à Cerniat. Elle ne s'arrêta point à Lausanne : sur notre humble idylle enfantine, tant d'années de gloire avaient passé !

Moi, dans la tour de ma cathédrale, j'étais demeuré sous-archiviste : elle ne mène pas loin, la folle du logis...

Quand les journaux annoncèrent la venue de Madeline, un je ne sais quoi, coup de tête, dernier pétilllement de jeunesse, me jeta hors de ma cellule. La revoir ? A quoi bon ? Mais, chaque année, pour ne point me parcheminer tout à fait, je faisais un petit voyage dans les Alpes. Cette année-là, je me dirigeai vers la vallée des Anniviers.

J'avais pris le rude sentier qui, du Rhône, s'élève vers un petit plateau où se groupent de pauvres chalets, au-dessus des gouffres sombres de la Navisance. La nuit tombait. Il restait juste assez de lumière pour voir s'ouvrir sous mes pieds la vallée des Anniviers, une gorge plutôt, une formidable fissure alpestre dont l'œil ne mesurait pas le fond. Par delà cet abîme, les neiges

pures du Weisshorn s'empourpraient comme une gloire. Au pied de la Bella Tola, qui vers le nord prolonge le Weisshorn, quelques points lumineux désignaient sur la hauteur vis-à-vis de moi, une station d'hôtels, séjour aimé des pensionnats lausannois. Toute cette nature entrevue avait une expression de tristesse résignée, semblait se recueillir dans le sommeil, ou peut-être dans une vague attente, sous la plus haute de ces cimes, où le crépuscule s'annonçait comme une aurore.

Fatigué de mon ascension, car je n'avais plus mes jarrets de vingt ans, j'allais m'étendre sur ma couche de foin, quand les cris des montagnards m'appellèrent hors du chalet.

En face de nous, par delà l'abîme, les hauteurs s'illuminaient. D'où venait donc, astre ou météore, cette grande lumière ? Bientôt, je la vis se mettre en marche, et tracer dans la nuit un sillon multicolore. Et c'étaient des rires, et c'étaient des voix. La lumière se fit mélodie ! Le ruban de feu qui s'allongeait au pied des cimes invisibles était un cortège aux flambeaux, un chœur harmonieux qui semait d'alpe en alpe mes chansons les plus aimées, rondes d'écoliers, refrains d'étudiants : toute ma jeunesse sonore passait !... On ne distinguait point les paroles ; il n'importe : joyeux, mélancoliques, ils m'étaient bien connus, ces refrains de mon jeune temps. Mes lèvres, pieusement, s'agitaient en mesure. Seulement, les plus gais d'entre eux me firent pleurer dans la nuit.

Comme je l'appris le lendemain, c'était une sérénade qu'on allait donner à deux fiancés. En balançant, de leur main invisible, leur lanterne vénitienne au rythme des chansons, aux souffles de l'alpe, cinquante jeunes filles s'en allaient ainsi, dans les chemins de la montagne. En se dérobant dans la nuit, chacune d'elle était une voix, et chacune un rayon de lumière.

Des éclats de rire, de joyeuses acclamations signalaient leur passage devant tous les chalets de la route. Sous le grand arc d'argent du Weisshorn, dont la cime se dessinait au milieu des nuées, on eût dit plutôt d'une aubade, et bien des dormeurs, trompés par un joyeux réveil en pleine nuit, durent se demander si les heures dansaient une folle ronde et prenaient la voix humaine pour leur annoncer le retour de l'aurore.

Enfin, le cortège s'arrêta ; les lanternes errantes se groupèrent en un grand demi-cercle, et, pour un moment, le silence tomba.

Que devaient dire les fiancés, surpris, dans leur solitude à deux, amie de l'ombre et du silence, par tous ces chants et toutes ces lumières ? Car, au bout d'une minute, le concert recommençait. Et ce fut une chanson railleuse, un défi lancé par cinquante jeunes vierges au Maître, à l'universel Tyran qu'elles juraient de ne jamais subir :

Parler de l'Amour, c'est de la folie,
Mes pauvres amis, c'est du temps perdu.
Vous en parleriez toute votre vie,
Que nous vous dirions : « C'est du temps perdu ! »

Soudain, sur toutes ces voix, une grande voix se détache, s'élève, s'éclaire, éclate avec une splendeur d'étoile ; une voix immense à remplir la terre et le ciel, et douce comme une caresse de mère, et légère, ingénue, ailée, comme le rire perlé d'un enfant.

L'éloignement me dérobaient la plupart des nuances ; mais je les connaissais. Quand on ne l'entendait plus, on la devinait encore. Dans la nuit profonde, d'alpe en alpe, de village en village, de chalet en chalet, jusqu'aux derniers confins de la montagne, des centaines de cœurs battaient comme mon cœur, toutes les lèvres vibraient comme les miennes, suspendues aux lèvres de l'invisible ; et les cimes voilées, et le Weisshorn dont l'arc est d'argent, et la Navisance, roulant au fond de gorges ténébreuses, retenaient leur souffle pour l'entendre.

Ah ! comme je la saluai, la voix qui fut mienne, et qui, si longtemps, me retint dans la forêt enchantée, à la poursuite de l'oiseau d'or !...

Et, tandis que, impitoyable, un refrain raillait maintenant tout ce qu'un pauvre homme peut serrer de plus précieux dans son âme fidèle, mes lèvres, tout bas, évoquaient une autre chanson :

Quand je vis Madeline
Pour la dernière fois
Ses mains, sur sa poitrine,
Dessinaient une croix...
Ce fut sa nuit dernière.
Je recus, sanglotant,
Sa suprême prière,
Tandis qu'au même instant
Le ciel sur toutes choses
Versait ses rayons roses...
Que les beaux jours sont courts !

Non, je ne pleurais pas la mort de l'aimée ; mais, dans mon âme profonde, quelque chose aussi se mourait, quelque chose de doux, d'ingénu, d'aimable infiniment. Ni la splendeur des étoiles, ni la liliale blancheur des cimes, ni l'ardent coloris des fleurs de la montagne, ni la beauté des jeunes filles, ni tout le génie de celle qui m'oubliait ne me rendrait jamais le premier regard de l'enfant blonde aux doigts de rose que le monde n'a pas connue, et qui fut mon premier amour.

Le cortège aux flambeaux venait de reprendre sa course à travers la montagne. Il s'éloignait peu à peu, dans la direction de l'alpe de la Bella Tolla. Il allait porter à d'autres ses rires et ses chansons. Maintenant, Madeline seule chantait ; ses jeunes compagnes se taisaient pour l'entendre. Hélas ! la distance grandissante, les jeux de la brise et les méandres du chemin, voilant, découvrant, éclipsant tout à tour la grande voix sonore, l'éteignaient peu à peu. J'avais beau tendre l'oreille, darder mon regard : le fantôme de ma jeunesse, le dernier écho de ma jeunesse, allaient se confondant avec la brise, et les eaux courantes, et les mille voix de la nature. Et moi, moi, dont la présence réelle de Madeline avait laissé le cœur tranquille, je fus pris, à cette minute, d'une inexprimable angoisse ; je fus torturé de jalousie ! Jamais ! jamais plus !... La mort de tout !... Elle s'en allait porter à d'autres sa tranquille lumière, et les grelots dorés de ses chansons. Des milliers d'âmes dans le monde allaient se soulevant vers elle, dans une attitude de prière, comme se souleva mon âme d'enfant... Encore un éclat de voix ; encore un rayon ; un dernier reflet, au dernier contour du chemin... Madeline, arrête ! Une minute encore !... Hélas ! dans la nuit profonde, sur l'alpe lointaine, ma chère gloire s'est évanouie à jamais !

Samuel Cornut.

FIN

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
DANS UN CADRE CHIC

POMPE FUNEBRES NOUVELLES
PL. CENTRALE 1 LAUSANNE
TÉLÉPH. 23.866/23.869
TOUTES FOURNITURES
FORMALITÉS-TRANSPORTS
MAISON VAUDOISE HORS-TRIST



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne
Tél. 34.366
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Il y a la nuance...

Boire un **Bitler**, c'est bien !

Boire un « **DIABLERETS** », c'est mieux.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.